

## Ciné-Bulles

# Dérèglements de contes / *The Brothers Grimm* de Terry Gilliam

Jean-Philippe Gravel

---

Volume 23, numéro 4, automne 2005

URI : [id.erudit.org/iderudit/33225ac](https://id.erudit.org/iderudit/33225ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Gravel, J. (2005). Dérèglements de contes / *The Brothers Grimm* de Terry Gilliam. *Ciné-Bulles*, 23(4), 20–21.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

# Dérèglements de contes

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

*« Mais à part cela je n'ai pas regardé de films. Ceux que j'ai vus ont tous été des films hollywoodiens que j'ai trouvés instantanément oubliables. Je suis comme un junkie en manque d'une bonne dose ces jours-ci. Il n'y a rien qui me fasse une impression durable. » Terry Gilliam*

C'est un euphémisme : les temps sont durs pour ceux qui tentent de défendre une vision personnelle dans les arcanes de Hollywood. Et pour en prendre toute la mesure, il y a toujours la grande gueule de Terry Gilliam, rarement avare de commentaires sur ses relations houleuses avec les studios. De **Brazil**, sauvé de justesse des coups de hache que la Universal voulait y donner (la version « hollywoodienne » du film est dans l'édition DVD triple de Critérium, dans toute son horreur), au tournage interrompu de **The Man Who Killed Don Quixote** en raison des problèmes de santé de Jean Rochefort et de catastrophes météorologiques, l'expérience de Gilliam a plus d'une fois ressemblé à un cauchemar kafkaïen.

Aujourd'hui, donc, on peut constater que si **The Brothers Grimm** n'est pas le film le plus inspiré de Gilliam, il donne malgré tout l'occasion de nous étonner de sa résilience. Le tournage, encore une fois, aurait été empoisonné par les relations tendues entre le cinéaste et Bob et Harvey Weinstein, producteurs de Miramax, dont les interventions allèrent du refus catégorique de faire porter un nez prosthétique à Matt Damon au remplacement, en plein tournage, du directeur photo du film. Le tout ayant poussé Gilliam à ajourner le tournage de son film pour quelques mois, le

temps de compléter un autre film, **Tide-land**, qui, monté en même temps que **The Brothers Grimm**, devrait atteindre nos écrans sous peu.

Et pourtant, il tourne... et continue farouchement à se faire l'apôtre inconditionnel de son propre type de surréalité. Qu'il mette en scène des rêveurs (le baron Munchausen, le héros de **Brazil**, les drogués de **Fear and Loathing in Las Vegas**) ou des personnages cyniques (**The Fisher King**), le cinéma de Gilliam, d'où qu'il parte, menace souvent de s'emporter dans un imaginaire fertile et tonitruant. Que ses projets n'aient pas toujours la cohérence de **Brazil**, de **Munchausen** ou de **12 Monkeys**, et on lui reprochera son incohérence, comme c'est un peu le cas ici; mais ce déchaînement incoercible n'est-il pas justement ce qui fait la beauté de la chose?

En fait, plus le « Gilliam » est « inégal », plus visible sera cette propension à l'emportement, et de fait, regarder **The Brothers Grimm**, c'est un peu comme assister à un pugilat entre des forces antagonistes, spécialement entre les nécessités du *blockbuster* et l'action subversive des idiosyncrasies « gilliamiques ». Bref, un champ de bataille (certaines mauvaises langues diraient un champ de ruines) entre les paramètres du moment et la volonté d'un

artiste aux tendances suicidaires, et qui, au total, porte quelques fruits.

D'un côté, donc, on dira que **The Brothers Grimm** n'aurait pas existé sans l'effet de mode qui entoure le genre du « conte déjanté » à la **Shrek**, passant ses éléments féeriques à la moulinette d'une humour désinvolte et « postmoderne ». Aussi, dans l'Allemagne du début du 19<sup>e</sup> siècle occupée par les armées napoléoniennes, époque où se situe le film, la foi en l'imaginaire féerique vacille-t-elle également. Au point que les frères Grimm — Will et Jack — sont présentés comme un duo d'imposteurs, sorte de faux *ghostbusters* avant la lettre profitant de la superstition de quelques villageois pour prétendre, à l'aide de coups montés fort élaborés, débarrasser les habitants de sortilèges qui n'existent, en fait, que dans leur crédule imagination.

Pendant, on aura assez vite compris où Gilliam veut en venir : restaurer *in extremis* les pouvoirs de l'imaginaire, confronter les deux imposteurs (l'un, Will [Matt Damon], est cynique et incrédule; l'autre, Jack [Heath Ledger], attend impatiemment son premier face à face avec les puissances du conte) avec la « vraie affaire ». Il suffira qu'ils soient démasqués par un officier de l'occupant français, Delatombe



Heath Ledger, Matt Damon et Monica Bellucci dans *The Brothers Grimm*



(Jonathan Pryce), et expédiés, en échange de leur liberté, dans un village prussien afin de résoudre une louche affaire de disparitions d'enfants, pour que la machine s'emballe pour de bon.

Gilliam tente-t-il alors de rendre un hommage fidèle à l'imagerie macabre (« grim ») des contes de Grimm? Oui et non... Chose certaine, l'hybridité du produit n'a pas manqué d'en faire reculer quelques-uns. Ici, le petit Chaperon rouge fait office de caméo et le grand méchant loup a d'autres soucis que celui de dévorer mère-grand. Par ailleurs, le tandem formé par Heath Ledger et Matt Damon n'est-il pas calqué d'un peu trop près sur celui, cabotin, qu'on nous ressert dans les « buddy movies » hollywoodiens? Le fait est qu'au cours du film, le spectateur doit constamment trier les facéties et autres raccourcis qui semblent commandés par ce qui plaît aux producteurs (intrigue amoureuse, moments d'action et de combat musclés, cabotinage) de ce qui semble plaire à Gilliam et porter sa signature — non sans désamorcer l'esprit de formule qui a l'air, à d'autres moments, de porter le film.

On ne peut pas dire que la vision soit cohérente, mais reste qu'il y a de quoi se servir au buffet. Ici, l'horreur gothique se mêle à l'esprit des vieux films de la Hammer dans un goût de parodie parfois digne

des *Looney Tunes*, ces sketches où Bugs Bunny, déguisé en Chaperon rouge, jouait à la Belle au bois dormant pour confondre Elmer Fudd... Et puis, voilà qu'au bout de quelques moments cabotins, quelques scènes, quelques images se détachent du lot pour devenir de petits tours de force. Un enfant est avalé tout rond par un cheval ensorcelé qui s'enfuit en forêt, dans un galop infernal... Un diabolique personnage en pain d'épice fait disparaître le visage d'une autre victime, et la scène, de toute évidence, est un hommage senti à Jan Svankmajer (et ça tombe bien : le film a été tourné dans les environs de Prague...); alors que le visage d'une maléfique princesse (Monica Bellucci) éclate en morceaux comme un miroir brisé...

Ces images, à notre avis, sont douées d'une réelle féerie, à côté d'effets passablement moins réussis. Certes, on remarquera souvent l'exécution approximative des effets spéciaux numériques, conséquences du budget relativement modeste du film pour ce genre de production (*The Brothers Grimm* aurait coûté environ 80 millions de dollars, soit deux fois moins que *Van Helsing*, un film comparable, bien que fort peu inspiré). Et l'on devine que cette exécution provoquera l'aversion de quelques spectateurs. Pourtant, malgré — ou grâce à — ce caractère brouillon, Gilliam

aménage dans ce film chaotique quelques réels moments de cinéma, d'un cinéma qui se suffit à lui-même et qui ne se trouve pas amarré à l'esthétique des jeux vidéo ou au pillage de références auquel se livrent couramment des films moins inspirés.

Ce faisant, il faut voir *The Brothers Grimm* pour ce qu'il est : un film à mi-chemin entre la commande et l'œuvre personnelle, traversée par d'impressionnantes fulgurances, des idées qui, en dépit de leur exécution parfois défailante, gardent une force renouant avec l'émerveillement enfantin auquel Gilliam n'a cessé de convier son spectateur, envers et contre tout. Il y a des ratages qui sont porteurs et plus révélateurs que certaines réussites techniques (voir aussi *The War of the Worlds*), et *The Brothers Grimm* en fait honorablement partie. ■

#### The Brothers Grimm

35 mm / coul. / 118 min / 2005 / fict. / États-Unis-République tchèque

Réal. : Terry Gilliam  
Scén. : Ehren Kruger  
Image : Newton Thomas Sigel  
Mus. : Dario Marianelli  
Mont. : Lesley Walker  
Prod. : Daniel Brooker et Mosaic Media Group  
Dist. : Vivafilm  
Int. : Matt Damon, Heath Ledger, Peter Stormare, Lena Headey, Jonathan Pryce, Monica Bellucci